

Premier Volume

MARS 1891

Cinquieme Livraison

LE GLANEUR

BOITE POSTALE 55

LEVIS, P. Q.

SOMMAIRE

- Les moineaux WILLIAM CHAPMAN
Charles III de Bourbon M. DE BEAUJEU
Il est fils de la France J. W. POITRAS
Quart d'heure de littérature... CHARLES GAUVREAU
Robes blanches MISS E. EHRTONE
La jeunesse ARTHUR CÔTÉ
Mission de la femme FRID OLIN
Monseigneur de Laval ADJUTOR RIVARD

LE GLANEUR

Toutes correspondances concernant l'administration ou la rédaction doivent être adressées au directeur de la revue, PIERRE GEORGES ROY, boîte postale 55, LEVIS.

PAYABLE D'AVANCE

Nos lecteurs voudront bien se rappeler que l'abonnement au GLANEUR est invariablement payable d'avance. Ainsi donc, nous prions nos abonnés retardataires de nous faire parvenir le prix de leur abonnement par le retour de la malle.

ERRATUM

Dernier numéro du GLANEUR, dans la poésie *Rêve et Réveil*, au lieu de " Aux yeux tendres et doux, pleins d'un amour vermeil " lisez: " Aux feux tendres et doux..... "

L'ETUDIANT

De la politique sans politique, F. A. Baillaigé; Les pourvoyeurs de notre histoire, Jules Saint-Elme; Variétés, Hilaire Le Gai; Un cœur d'enfant; L'esclavage et les souverains pontifes, H. M; Guerre à l'anglicisme, P. G. Roy; Jeudi-saint, J. Martel; Bibliographie; Ave Maria, N. B.

LES MOINEAUX

(Pour LE GLANEUR)

Les moineaux sont de vrais gredins
Qu'à tout prix il nous faut abattre...
Ils pillent vergers et jardins,
Et font partout le diable à quatre.

Ces oiseaux sont mauvais coucheurs,
Et, cherchant toujours des querelles,
Ils se sont faits les dénicheurs
De nos charmantes hirondelles.

Au calme des grands bois rugueux
Ils préfèrent le bruit des villes,
Et, la moitié du temps, ces gueux
Sont en pleines guerres civiles.

On ne les voit jamais, aux champs
Chasser les dangereux insectes :
Ils satisfont mieux leurs penchants
Dans quelques rigoles infectes.

Maladroits et capricieux,
Ils narguent le froid qui les pique,
Et ne quittent jamais nos cieux
Pour la floraison du tropique.

Ces nigauds, plutôt que de fuir
Notre zone âpre et désolée,
Passent tout l'hiver à souffrir
De la disette et de l'onglée.

Quand sont disparus les frimas,
Aux fenêtres si longtemps closes,
Les passereaux ne chantent pas
La résurrection des roses.

Au lieu d'imiter les linots,
Les rossignols et les fauvettes,
Cachés dans leurs trous, les pierrots
Ridiculisent les poètes.

Tandis que les oiseaux chanteurs
Font la vie en joyeux artistes,
Ces sales petits malfaiteurs
Sont toujours affamés et tristes.

Heureux, pourtant, de leurs méfaits,
Les vils passereaux font leur ponte
Dans des nids si bêtement faits,
Que les hiboux en auraient honte.

Du train qu'ils vont, ces endiablés,
Aussi féconds que la vermine,
En se répandant dans les blés,
Nous ameneront la famine.

Faisons donc la guerre aux moineaux,
Avant qu'ils soient notre ruine ;
Et pour ces lâches tyranneaux
Dressons partout la..... guillotine.

Exterminons tous ces filous
Aussi malicieux que bêtes ;
Et, comme autrefois pour les loups,
Donnons des primes pour leurs têtes.

WILLIAM CHAPMAN

CHARLES III DE BOURBON

(Pour LE GLANEUR)

Charles III, duc de Bourbon, d'Auvergne et de Chatellerault, comte de Clermont en Beauvaisis, de Montpensier, de Forez, de la Marche, de Gien et de Clermont en Auvergne, dauphin d'Auvergne, vicomte de Carlat et de Murat, seigneur de Beaujolais, de Combrailles, de Mercœur, connétable de France, etc, etc., naquit le 17 février 1489, étant le second fils de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, dauphin d'Auvergne, vice-roi de Naples, et de Claire de Gonzagues, marquise de Mantoue. Il porta d'abord le titre de comte de Montpensier et devint chef de la maison de Bourbon par la mort

de son oncle Pierre II, sire de Beaujeu, dont il épousa la fille Suzanne.

Tous les historiens s'accordent à dire que Charles III fut le plus brillant capitaine de son temps.

A l'âge où tant d'autres débutent à peine dans la carrière des armes, il était déjà général et battait les Suisses à la bataille d'Aignadel.

Deux ans plus tard, dans sa vingt-sixième année, il commandait en chef à cette terrible et sanglante bataille de Marignan où il déploya la plus grande bravoure et un vrai génie militaire.

Dix-huit mille Suisses restèrent sur le champ de bataille, et la conquête du Milanais était assurée.

Ce fut un combat de géants, au dire de Trivulce qui cependant avait déjà assisté à dix-huit batailles rangées. Lorsqu'il parlait des deux journées de Marignan, car la bataille dura deux jours, avec un acharnement sans exemple, François I écrivait du champ de bataille à sa mère : " et
" vous veux encore assurer que mon frère
" le connétable et Mr de St Pol ont aussi bien
" rompu bois que gentils hommes de la cam-
" pagne, quels qu'ils soient ; et de ce, j'en
" parle comme celui qui l'a vu, car ils ne s'épar-
" gnaient non plus que sangliers échauffés. "

Mon frère, le connétable, dont parle le roi, était Charles III, duc de Bourbon, dont François

Il récompensait le génie militaire et l'indomptable courage en lui donnant l'épée de connétable sur le lieu même témoin de son éclatante victoire et en le nommant vice-roi du Milanais. Arrivé aussi jeune au faite de la gloire et des honneurs, après avoir risqué cent fois sa vie, dans les hasards des combats, qui eut dit que ce héros à qui la France devait cependant tant de reconnaissance, était à la veille d'être précipité du sommet des grandeurs acquises au prix de tant d'exploits, de dévouement et de sacrifices, par les passions et les artifices d'une vieille femme, d'une autre Phèdre ou d'une autre Messaline, la propre mère de son Roi ?

Cette femme que l'histoire nous peint ambitieuse, avide, fastueuse, galante et vindicative, la duchesse d'Angoulême, mère de François I, oubliant son âge, la décence de son sexe, les liens qui l'unissaient aux Bourbons, s'opiniâtrait sans succès à la conquête du héros de Marignan, comme la femme de Putiphar voulait Joseph, comme Phèdre brûlant de tous les feux de son exécrable amour voulait Hippolyte, de même la mère de François I attachée tout entière au souvenir du connétable dont elle repaissait son imagination sensuelle, voulait l'amener à ses pieds en amant soumis et le rendre complice de ses désordres.

Virgile a dit tout ce que peut la rage d'une femme ardente dont l'amour a été méprisé :

Notam quid furens femina prossit!

La duchesse d'Angoulême, furieuse des dédains avec lesquels le connétable accueillait son amour, commença à le rendre suspect au Roi son fils, et finit par le faire dépouiller de l'immense héritage de sa maison, qui lui fut enlevé par un arrêt inique que rendit le Parlement de Paris, entraîné par le crédit et peut-être l'argent de la duchesse d'Angoulême qui s'opposa constamment à ce que son fils rendit justice au connétable. Le connétable de Bourbon quitte alors la France et offre ses services à Charles Quint. Ce dernier l'envoie dans le Milanais. L'armée française opérant dans cette province, commet faute sur faute. Incapable de tenir tête au connétable, Bonnivet, chef de l'armée française, se voit contraint d'abandonner le Milanais avec la dernière précipitation et l'épée dans les reins. Ce fut Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, qui sauva les débris de l'armée française dans cette sanglante déroute, en protégeant presque seul, sa retraite effarée, au passage de la Jessia, sous le feu des Espagnols.

Blessé à mort au moment où les dernières compagnies françaises subissaient l'affront de fuir devant les soldats de Charles Quint, Bayard tombe de cheval, mais se faisant aussitôt relever par son écuyer, il lui ordonne de l'adosser à un arbre, de manière à voir les Espagnols en face,

ne voulant pas, disait-il, tourner le dos à l'ennemi pour la première fois de sa vie.

C'est là qu'eut lieu cette rencontre devenue légendaire entre Bayard mourant et le connétable de Bourbon victorieux.

Ces deux grands capitaines avaient jadis été unis étroitement en servant tous deux la France sous le même drapeau et comme le connétable déplorait le sort du héros mourant :

—Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui répondit Bayard avant de rendre le dernier soupir, mais vous qui combattez contre votre roi et votre patrie.

L'impétuosité de Bonnivet, qui venait de causer la mort de Bayard, allait bientôt causer de plus cruels désastres.

Brûlant de venger les affronts successifs qui ternissaient l'éclat de nos armes, Bonnivet conseilla à François I la campagne qui devait aboutir à Pavie.

On sait quels furent les résultats de cette bataille où François I se vit obligé de rendre son épée au Belge de Launoy.

Quant à Bonnivet, voyant tout perdu, il s'était jeté, à bride abattue, au plus fort de la mêlée et tomba percé de mille coups. Ce Bonnivet qui était le principal favori de François I, était aussi l'esclave et l'aveugle instrument de la reine mère, aussi nourrissait-il pour le connétable une profonde inimitié et un mépris hautain qui contri-

buèrent presque autant que l'amour sénile de Louise de Savoie à chasser de France le plus illustre et le plus capable de ses généraux.

François I a bien écrit à sa mère, " tout est perdu, fors l'honneur " il n'en est pas moins vrai que cette femme artificieuse et lubrique fut la cause première des malheurs qui fondirent sur la France à cette époque.

De même qu'elle avait été le mauvais génie du connétable, elle le fut de Bonnivet en lui faisant conseiller au roi son fils cette déplorable campagne d'Italie, qui ne fut qu'une suite de revers couronnée par un épouvantable désastre, quoique les Français eussent fait des prodiges de valeur à Pavie. Peut-être nourrissait-elle l'espoir secret de voir ramené, chargé de fers, cet audacieux connétable qui avait osé mépriser son amour ?

Qui sait ? ce sont là de ces mystères odieux dont Dieu seul a le secret.

Quoiqu'il en soit, François I demeura prisonnier de guerre : captif en Espagne, il ne parvint à recouvrir sa liberté qu'en signant le traité de Madrid, l'année 1526, traité onéreux dont toutes les stipulations ne furent pas remplies, et qui ralluma la guerre entre les deux monarques.

Tandis que les Français courent à de nouveaux revers, le connétable mécontent de Charles Quint qui le récompensait mesquinement des services immenses qu'il lui avait rendus, et qui ne

paraissait guère disposé à tenir parole, malgré les brillantes promesses qu'il lui avait faites, le connétable, disons-nous, poussé à bout par une certaine lassitude de la vie et les sombres visions de la France saignée par l'épée d'un de ses fils— laisse là le service du monarque espagnol pour combattre désormais à son propre compte.

Devenu chef de partisans, il conduit ses redoutables bandes au siège de Rome après leur avoir promis le pillage et le sac de la ville éternelle, mais il fut tué en montant à l'assaut, comme il arrivait au haut du rempart, d'un coup d'arquebuse qui le rejeta mourant dans les fossés, le 6 mai 1527.

L'histoire a enregistré par quelles abominables violences, quels pillages, quels sacrilèges monstrueux, ses soldats victorieux vengèrent sa mort.

Le connétable avait épousé, le 10 mai 1505, Suzanne de Bourbon, duchesse de Bourbon et d'Auderqui, fille unique et héritière de Pierre II, duc de Bourbon et comte de Beaujeu, ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment.

Elle mourut à Chatelleraut et fut enterrée au prieuré de Souvigny.

Le connétable fut enterré au château de Gaëte, dans le royaume de Naples, et son cœur fut déposé dans l'église de St Etienne à Bésancour.

M. DE BEAUJEU

IL EST FILS DE LA FRANCE

(Pour LE GLANEUR)

Peuple, ton noble front s'assombrit en ces jours
Où l'ennemi t'opprime,
Et ton regard s'attriste et remonte le cours
De ton passé sublime.
Ton passé, c'est l'écho de ton généreux cœur,
L'écho de ta vaillance
Qui fit taire un beau jour la haine du vainqueur,
Et cesser ta souffrance.

Jusqu'alors méprisant les plus sacrés des droits,
Ta foi, ton beau langage,
D'injustes ennemis, aux sentiments étroits,
T'abrévèrent d'outrage;
Mais la liberté sainte, invoquant les traités,
Triompha noble et fière,
Et l'opresseur te vit marcher à ses côtés,
Loyal à l'Angleterre.

Tu l'appelas ton frère, et pour un but commun,
Les mêmes destinées,
Tu lui dis: " peuplons donc chacun notre chemin,
Nos races sont liées ! "
Et tu lanças tes fils de par le Canada,
Dans les immenses plaines,
En laissant dans leurs cœurs la foi qui les guida,
Et ton sang dans leurs veines.

Ils ont rempli, ces fils, de nombreux rejetons,
Des solitudes vastes,
Et l'histoire a déjà gravé leurs actions
Dans ses sublimes fastes.

Mais, hélas ! aujourd'hui, o fiers descendants,
C'est le temps des tempêtes,
Dieu veut vous éprouver et vous rendre géants,
Pour les jours de conquêtes.

La haine se reveille au cœur de l'ennemi,
C'est cette haine antique,
Sur laquelle est passé plus d'un siècle et demi,
La haine fanatique.
Celle des McCarthy, des Charlton, des Martin,
Tous ces faux loyalistes
Qui portent tout sanglant ce motto dans leur sein :
" Guerre et mort aux papistes ! "

Que vous ont-ils donc fait, ces canadiens hardis,
Fils d'une race neuve,
Qui poussés par leur foi, l'amour de leur pays,
Ont tout laissé : leur fleuve,
Le foyer des aïeux, et les chers souvenirs
Des amours maternelles,
Pour aller vivifier de leurs sueurs, leurs soupirs,
Des régions nouvelles ?

Jusqu'aux bords de la Rouge et la Saschachewan,
Vois les, ô ma patrie !
Proclamer haut ta gloire, où jadis, le wigwan
Seul te donnait la vie.
Le Nord-Ouest est ouvert et l'immigration
Déchire ses entrailles ;
Rejetons de la France, ô génération,
Vois donc quand tu travailles,

Ce que ton bras enfante ! Anglais tout vous est prêt
Allez peupler ces terres,
Et saluant ces fils, dites leur sans regret
" Je reconnais vos pères ! "
Mais que dis-je, déjà, vous avez par milliers,
Envahi ces domaines,
Et vous cherchez, hélas, à fouler sous vos pieds,
Etouffer dans vos haines,

Et leur langue et leur fol, les plus saints de leurs droits,
Où donc est la justice,
Où donc sont les traités garantis par les rois
Pour qu'ainsi l'on agisse.
Quoi donc excite en vous cette haine sans nom,
Cette croisade inique ?
Sommes-nous déloyaux, Anglais ? Oh ! certes non
Sur ce sol d'Amérique,

Vous nous avez connus dans les jours de danger,
Quand malgré les outrages
Dont vous nous abreuviez, devant nous l'étranger
Laissèrent nos rivages.
Evoquer le passé, ô fiers oppresseurs,
C'est dire que ma race
A l'ombre du drapeau dont je sers les couleurs,
A mérité sa place,

Oh ! oui, car sans le bras de ses généreux fils,
Sans leur loyauté fière,
Ce drapeau, sur nos bords, aurait fermé ses plis,
Et mordu la poussière.
Mais vous fermez l'oreille à tous ces grands échos
De notre belle histoire !
Eh ! bien, soyez leur sourds ! nous, fils de ces héros,
Nous en gardons mémoire !

Et quand enfin lassés de vos derniers efforts,
Vous verrez que nos veines
N'en ont pas moins de sang, que nous sommes plus forts,
Que vos rages sont vaines,
Alors, bien malgré vous, n'entravant plus nos pas
Que guide l'espérance,
Vaincus, vous vous direz : " Ce peuple ne meurt pas,
Il est Fils de la France ! "

J. W. POTRAS.

UN QUART D'HEURE DE LITTÉRATURE

(*Pour le GLANBUR*)

Un honorable ministre de la couronne disait, un jour, à un ex-ministre provincial : " vous avez les pieds dans la tombe, monsieur, et vous êtes un fanatique " —. Ces paroles pouvaient manquer d'à propos, mais elles n'en étaient pas moins l'expression vraie d'un fait dont on voit l'application chaque jour.

Il n'est pas rare, aujourd'hui, de rencontrer sur sa route des hommes qu'on croirait honorables, que l'âge a courbés et fait blanchir ; il n'est pas rare de rencontrer de ces personnages étranges, qui semblent avoir fait deux parts de leur vie : s'enrichir d'abord, et crever d'égoïsme ensuite, ce qui est un moyen efficace de faire crever les autres.

On entre dans la vie, l'âme ouverte à toutes les aspirations les plus légitimes et les plus magnanimes, le cœur rempli des saines doctrines que des maîtres, zélés et pieux, ont cherché à nous inculquer ; on sait bien que parfois la vie est mauvaise, qu'il s'y rencontre des misères profondes, des abîmes qui donnent le vertige ; mais ce ne sont là que des nuages qui passent ; choses de peu d'importance, que le moindre souffle de joie devra balayer à jamais.

On ne tarde pas, cependant, à faire la triste et douloureuse expérience de la vie. On en vient à apprendre le secret des larmes et des haines, tout comme, enfant, on réussit à deviner les épines que nous cachent les roses, et qui nous meurtrissent les doigts.

Ce ne sont pas les plus jeunes dans la vie, ni les gens que l'âge a mûris, qui se chargent de nous apprendre ce que vaut le monde où remuent tant de passions diverses, où s'agitent tant de haines, où s'éloignent, sans se rapprocher, tant de tendresses perdues et d'amours désolées et enfuies, ce monde où l'on sait, à vingt ans, trahir et mentir avec une audace qui en impose.

Ce sont parfois les avariés de la vie, ceux que le temps a flétris de son aile, qui se donnent l'égoïste plaisir de souffler froid sur nos chaudes illusions, et de faire de nous, qui n'avons pas trente ans, des sceptiques de la vie, des pessimistes qui ne voient qu'une couleur : le noir.

Certains hommes, arrivés aux confins de la vie, semblent se donner bien garde de faire des heureux autour d'eux. Une crainte indéfinie, avant-coureur des crimes les plus vils, les étrangle et les fait croire que menacer et menacer toujours, est un dérivatif à leurs maux, pareils à ces empereurs romains tuant leur ennui en faisant périr des chrétiens ou immoler des bêtes inoffensives.

Ils menacent ! Quelle folie, quand eux mêmes se sentent menacés par la mort qui va les clouer, avec leur ignominie en cheveux blancs, à quatre pieds sous la terre. Menacer les autres, c'est se fabriquer des armes à deux tranchants ; et dans ce monde, où la richesse n'empêche pas la solidarité, une arme mal dirigée peut aussi bien frapper un ami qu'un étranger, et parfois les plus cruelles blessures, sont celles que l'on porte involontairement.

Oh ! qu'il sont loin les temps où l'on mourait en paix, vénéré de tous, entouré de chacun. La mort d'un vieillard était alors ce que toute sa vie avait été : un repos . On le pleurait, parce qu'on l'avait aimé ; on le regrettait parcequ'il avait su se faire respecter et aimer, et son souvenir servait d'exemple à toute une génération d'enfants dévoués et fermes.

Aujourd'hui, de combien de vieillards pouvons-nous dire : Sa mort, a été douce et belle *comme le soir d'un beau jour* ? Combien sont pleurés qui ne vivent plus même dans le souvenir, et combien seront pleurés qui partiront demain ou un autre jour ? Ils sèment parfois une semence de haine par des paroles dures et hors de propos, ils ont jeté en terre un grain de discorde par des actes d'injustice, et la récolte arrive et les descendants moissonnent ce que les vieux parents ont semé.

J'ai toujours admiré ces grands tableaux antiques où l'on voit les vieillards, les patriarches, les pères de famille mourants, entourés de leurs fils qu'ils ont fait venir à leur chevet, afin de les bénir avant de quitter, à jamais, ce toit où leur présence appelait les bénédictions d'en haut. Cherchez et vous ne trouverez plus que rarement des scènes pareilles, à cette heure où l'on ne sait pas plus mourir que l'on apprend à vivre, à bien vivre.

On a vécu soixante ou quatre-vingts ans ; on a amassé une richesse considérable qui nous a rendu puissant pour une heure ; on a été cajolé, entouré, adulé des plus basses flatteries, quoique le méritant moins que le premier artisan venu, qui sert son pays par ses talents et son industrie. On a fait des malheureux presque dans son intérieur ; on a suscité des haines et des discordes, soutenant le vice et encourageant le crime, quand on ne l'a pas commis soi-même.

Tout cela a duré une vie, une vie dont il faut rendre compte, et voilà le moment qui approche. Une heure de maladie ou des mois de souffrances, qu'importe ! les héritiers sont là, plus occupés du testament ou de leurs parts, que de l'habileté ou de la maladresse du médecin, impuissant en face de la mort.

On meurt et l'on n'est pas pleuré ; on meurt et l'on n'apporte rien de ce qui a été si pénible-

ment amassé, et dont les autres vont jouir avec d'autant plus de facilité qu'ils n'auront pas connu ce que coûte de sueurs et de travail, une fortune souvent mal acquise.

On dirait que cette pensée que je viens d'exprimer est le cauchemar des gens riches qui se sentent vieillir : ils songent que cette fortune, qui a coûté tant de labeurs et des plus divers, va se dissiper follement, et ils en tiennent rancune à ceux qui n'ont rien à y voir. Ils auront beau se prodiguer en œuvres pies, chose très louable, ils ne s'ôteront pas du cœur ce levain de pensée que les jeunes viennent après eux, et qu'il va leur falloir mourir.

Dieu est juste et il n'a pas voulu que toute richesse constituât un parfait bonheur. Si les riches ont leur heure de faste, de supériorité apparente, d'apothéose contestable, les jeunes, qui comptent arriver, ont le joyeux espoir qui souffle dans leurs voiles les plus chaudes brises de l'avenir, les plus radieux zéphyrus des vastes espérances.

A celui qui espère le temps ne parait pas long. Les jeunes sont la force parce qu'ils sont l'espérance et aux cris des oppresseurs, ils répondent par le silence qui est encore une autre force, celle que l'on attribue à l'inertie.

Je termine ces quelques notes par les vers suivants, inspirés à un poète de renom Paul Col-

lin en songeant aux choses tristes de la vie, cou-
doyant une joie, un bonheur, un moment heu-
reux :

Je rêvais. J'admirais le doux soleil des cieux.
Tout à coup je me pris à penser : A cette heure,
Près ou loin il se peut, hélas ! qu'un homme meure
Et ferme pour toujours à la clarté ses yeux.

Mon cœur se remplissait de songes anxieux.
Tout à coup évoquant une image meilleure
Je me dis : Il se peut qu'une heureuse demeure
Voit en ce moment naître un bel enfant joyeux.

Et mon âme à la fois commença deux prières :
Mon Dieu, ce même instant, ouvre et clôt leurs pau-
Cet instant est ensemble avenir et passé : (pières

L'un s'en va. Le repos est son unique envie.
L'autre, arrive. Il faudra qu'il affronte la vie.
Donnez force au naissant et paix au trépassé !

CHARLES GAUVREAU

ROBES BLANCHES

(Pour le GLANEUR)

La mère, éloignant des sanglots,
La nouvelle née aux yeux clos,
Recommence l'éternel thème
Des tendres soins et des baisers,
Devant vos plis mal accusés,
Petite Robe de baptême !

Douze ans. A son pur horizon,
L'enfant pressent l'autre saison,
Sa voix frémit, son front se penche :
Elle hésite au seuil du chemin,
Le cœur troublé, le cierge en main,
Sous le voile et la Robe blanche.

Seize ans. Les rêves du désir,
L'espoir, l'émoi : tout le plaisir
Effleure en ses battements d'ailes,
De loin, le radieux minois
Qui vêt pour la première fois
La Robe de bal aux flots frêles.

Elle ne connaît d'autres pleurs
Que les perles fraîches des fleurs
Qu'elle moissonne en sa journée;
Son destin fuit, heureux et doux.....
Dites..... que lui porterez-vous,
Neigeuse Robe d'hyménée?.....

MISS E. EHRTONE

LA JEUNESSE

(Pour LE GLANEUR)

Tout, ici bas, passe avec une rapidité prodigieuse. Les générations se succèdent les unes aux autres avec autant de régularité que les sai-

sons ; seulement elles ne sont pas périodiques. Les vieillards aux cheveux blancs, inclinés vers la tombe, gémissent de ne pas avoir le temps de réaliser tous leurs grands projets. La génération plus vigoureuse se plaint de n'avoir plus que quelques années, pour donner un corps à sa propre idée et développer les idées de ceux qui l'ont précédée. Le philosophe veut pénétrer plus avant dans la connaissance de la vérité ; le mécanicien veut travailler au perfectionnement de nouvelles machines ; le physicien veut mettre en action de nouveaux agents ; le chimiste veut faire connaître encore mieux la nature intime des corps et nous faire voir de nouvelles merveilles ; et le législateur rêve un système de législation plus parfait que le système actuel. Mais tous, tant qu'ils sont, sentent que le temps leur échappe et qu'ils ne pourront jamais arriver au degré de perfectionnement qu'ils ont rêvé.

Bien loin derrière les vieillards, et immédiatement après l'âge mûr, il y a la verte et vigoureuse jeunesse, la jeunesse pleine de sève et de vie. Ceuillant dans les meilleures universités, les plus belles fleurs de la Science et des Arts, cette jeunesse est savante déjà à cet âge où ses prédécesseurs étaient des ignorants, savante de sa propre science et de toute l'expérience des anciens.

C'est à cette classe qu'appartient l'avenir ; c'est à elle que sont réservées les grandes choses.

De ses mains puissantes jailliront en mille merveilles les pensées de ses aînés. Devant ses travaux de géants s'effaceront les efforts du présent. La tour Eiffel servira de marchepied aux monuments de l'âge futur et le flambeau de la statue de la Liberté, ne sera plus qu'une lumière vacillante et indécise, dernière étincelle d'un siècle qui se croyait grand. Le présent sera, pour la génération future, le moyen âge obscur et ignorant.

Pour remplir de si grandes choses, la jeunesse ne doit pas négliger ce qu'il lui faut faire dès aujourd'hui. Etudions, travaillons ! Car dans les œuvres de l'homme, Dieu demande la manifestation éclatante de l'étincelle de la divinité, qu'il a laissé tomber dans chaque âme. Il veut que sous le souffle divin, l'homme soit la continuation de la Création.

ARTHUR COTÉ

MISSION DE LA FEMME

HOMMAGE A MELLE MARIA. B ... A BELCEIL

(Pour le *Glaneur*)

Elle revient souvent flotter dans ma pensée,
Telle une blanche perle en de l'or enchassée,
Votre proposition.

Nous traitions, cette fois, si bien je me rappelle,
Un sujet palpitant pour vous, mademoiselle,
La femme et sa mission !

Vous parliez ! Et ravi, j'écoutais, tout oreilles,
J'estimais vos raisons à nulle autre pareilles ;
J'étais plein d'émotion
En entendant tomber de vos lèvres de flamme
Cet arrêt : Quel naïf a donc dit que la femme
N'a pas une mission ?..

Car vous avez raison, oui, c'est chose certaine,
En dépit de l'envie, en dépit de la haine,
De la folle ambition,
Rendre l'homme meilleur, l'œuvre de Dieu féconde,
Par votre douce action régénérer le monde,
Voilà votre mission !

Femmes, vous êtes, vous, les anges de la terre,
Et malgré l'influence à jamais délétère
De la prude raison,
Et l'amour et la foi dont vous êtes les gloires,
Auront encor, par vous, d'immortelles victoires,
Voilà votre mission !

Le Christ, en son amour, vous a faites gardiennes
Et martyres, parfois, ô sublimes chrétiennes,
Du culte de Sion !
Car c'est de vous, souvent, que l'homme attend l'exemple,
C'est votre piété qui le ramène au temple ;
Voilà votre mission !

Et lorsqu'à bout de force, en proie à la souffrance,
Il va s'abandonner à la désespérance

De la vile passion,

Votre saint dévouement, comme un phare qui brille,
L'éclaire, le console, et sauve la famille;

Voilà votre mission !

Mais quand l'homme est heureux, partageant son ivresse,
Vous savez sanctifier toute humaine allégresse,

Par la pure intention.

Et toute votre vie est comme une prière
Pour les êtres chéris, sœur, fille, épouse ou mère;

Voilà votre mission !

Sur la terre, sans vous, que serait donc un homme ?...
C'est en vain qu'il se croit, l'orgueilleux ! et se nomme
Roi de la création !

S'il règne c'est par vous, sur toute la nature,
La femme est son roi, vaillante créature !

Voilà votre mission !

D'un si noble destin, ô femmes restez dignes,
Gardez-vous d'altérer tant de beautés insignes
Formant votre blason,

Et vous serez toujours de mémoire chérie,
Pour la gloire de Dieu, l'honneur de la patrie !

Voilà votre mission !

Mademoiselle, vous, cette mission sublime
Vous la comprenez bien ! Nature magnanime,
Votre unique ambition,

C'est de vous y montrer à jamais très fidèle !
Bienheureux l'homme à qui profitera son zèle,

Votre aimable mission !!

FRID OLIN



MONSEIGNEUR DE LAVAL

Discours prononcé à l'Université Laval à une séance donnée à l'occasion du 264ème anniversaire de la naissance de Mgr de Laval.

(Pour le GLANEUR)

Eminence, (1)

Monseigneur le recteur, (2)

Mesdames et Messieurs,

C'était au début de ce règne étrange qui vit accourir comme à une fête et passer, en courbant le front devant sa Majesté Chrétienne, des talents féconds et des génies merveilleux, de grands cœurs et de vastes intelligences. Les administrateurs les plus habiles, les savants les plus profonds, les écrivains les plus renommés, les généraux les plus ingénieux, les penseurs les plus vrais, les orateurs les plus distingués, les poètes les plus sublimes se réunissaient autour du trône de France et se préparaient à mettre au front de Louis XIV cette auréole de gloire dont les rayons devaient illuminer son époque et les temps à venir. Et lui, le grand roi du grand siècle, sur son trône désormais solide et à l'abri des coups de la

(1) Cardinal Taschereau.

(2) Mgr. Méthot.

Fronde, voyait monter vers sa majesté naissante les énivrantes vapeurs de l'encens.

Malgré sa jeunesse, Louis XIV savait déjà ce que pèse un sceptre et ce que vaut une couronne. Dans le commencement de son règne, il comprit ce que plus tard dans un moment de vertige il devait oublier ; il comprit que la mission des rois de France était de naître, de vivre, de gouverner, et de mourir en Catholiques, que sa patrie devait rester la *filles ainée de l'Eglise*, et lui garder son titre de *Roi Très-Chrétien*.

Aussi, perçant de son regard d'aigle le nuage d'encens dont l'entouraient des courtisans adulateurs, il prenait un soin particulier de l'église qui, sur le sol sauvage de l'Amérique Septentrionale, prenait racine à l'ombre du drapeau blanc fleurdelisé. Les secours qu'il y envoyait avaient autant pour but la conversion des indigènes à la foi catholique que l'établissement d'une colonie avantageuse.

Heureux temps, messieurs, heureux temps disparu où le sceptre des souverains portait une croix ! où le roi de notre mère-patrie recommandait dans une même lettre au gouverneur de sa colonie les intérêts civils et le salut des âmes ! Heureux temps où, dans l'esprit de la France, découvrir c'était faire des chrétiens, conquérir c'était évangéliser !

L'Eglise du Canada avait besoin d'être fortifiée. Les religieux, arrivés sur cette terre nouvelle presque en même temps que les découvreurs, avaient fait leur devoir ; les conversions s'étaient multipliées, leur troupeau s'accroissait de jour en jour ; et, décimés par les persécutions, les privations et les maladies, ils ne pouvaient plus suffire à leur œuvre. La croix avait besoin d'une main sage et forte pour être promenée dans toute l'étendue de cet immense territoire ouvert au zèle des missionnaires. Il était temps de lui donner un chef habile et éclairé. Il fallait que ce chef joignit à des qualités administratives remarquables les vertus d'un apôtre ; il devait non seulement gouverner l'église de la Nouvelle-France, mais encore l'augmenter de nombreux néophytes convertis ; ferme, énergique, inébranlable, sous la sape devant les empiètements des gouverneurs, il devait montrer aux sauvages une douceur angélique ; en un mot, il ne fallait pas seulement au Canada un grand évêque, mais aussi un grand missionnaire.

C'est ce que comprirent Alexandre VII et Louis le Grand, quand, après quelques négociations, ils décidèrent, d'un commun accord, de mettre à la tête de la nouvelle Eglise, François de Montmorency-Laval.

Grand évêque, Mgr de Laval fut surtout, fut avant tout un grand missionnaire. Le mission-

naire se fortifiait de l'autorité de l'évêque, et l'évêque s'inspirait du zèle du missionnaire.

Sa vie est une mort de chaque instant. Il meurt aux biens du monde ; il meurt aux affections ; il meurt à lui-même.

Voilà le triple sacrifice qu'offrit généreusement ce missionnaire, notre premier évêque.

I

A peine âgé de quinze ans, le fils des de Laval vit s'ouvrir devant ses pas une carrière comme il est permis à bien peu d'en désirer. Lorsque ses deux frères aînés furent tombés sur les champs de bataille de Fribourg et de Nordlingen, on vint le prier d'abandonner le canonicat que l'évêque d'Evreux lui avait donné, de se mettre à la tête de sa famille et de la fortune de ses pères. Tous les plaisirs que peuvent procurer les richesses étaient dans sa main, et la coupe à la portée de sa lèvres. Certes, la tentation était forte, et d'autant plus séduisante que le jeune de Laval était dans cet âge encore tendre, où l'espérance colore tant de beaux rêves, où l'on ne sait pas que le pain de ce monde est amer, où le cœur ne s'est pas encore instruit aux tristes leçons du passé, où la vie déborde, prête à s'aventurer sans boussole sur cet océan dont les vagues, soulevées par l'angois-

se, lancent aux quatre vents des cieux un continuél concert de sanglots. Mais il était de ceux chez qui la sagesse "*n'attend pas le nombre des années*"; et le futur apôtre, laissant les richesses à son jeune frère, entra au séminaire des missions étrangères. C'était le missionnaire qui se révélait dans ce premier sacrifice, celui de la fortune; l'amour du Christ avait parlé, son serviteur obéissait.

Ce ne fut pas là, messieurs, le sacrifice d'un jour; ce fut le sacrifice de toute sa vie. Désormais la pauvreté et les privations seront l'unique partage de celui qui aurait pu vivre dans la richesse et l'abondance.

On pourrait dire que de son temps, Mgr de Laval était l'homme le plus pauvre du Canada; pauvre "*en sa maison, en son vivre, en ses meubles, en ses domestiques*", comme s'exprimait la

vénérable mère de l'Incarnation; c'est à peine si sa soutane lui appartenait. "*Pas un pauvre curé de France, dit le frère Houssard, qui ne soit mieux nourri, mieux vêtu, mieux meublé que n'était l'évêque de Québec.*" En effet, on sait que pendant une notable partie de son apostolat, il n'avait pas même pour se reposer un foyer qui fût à lui.

Ses fonctions lui permettaient, il est vrai, de toucher certains revenus; mais il en faisait don soit à l'Eglise soit aux pauvres, certain que de

cette manière ils iraient toujours à Dieu. Car c'était un de ces hommes, dont la grande âme ne comprend pas qu'on puisse avoir quelque chose à soi ; et qui, "*recevant de la gauche et donnant de la droite,*" ainsi que dit le poète, vont de par le monde, cherchant des cœurs à guérir et des plaies à cicatriser.

"*La pauvreté est la grande route du ciel*", a dit un écrivain de notre siècle ; et cette route étroite et montante, Mgr de Laval l'a suivie, voyant avec une joie angélique ses pieds se meurtrir sur la pierre et ses mains s'ensanglanter aux ronces, baisant avec un indicible amour les croix que son épaule montait sur ce nouveau calvaire. Mais dans sa modestie, il ignorait que cette pauvreté resplendirait un jour de la lumière des élus, et que les épines qui l'avaient déchiré sur le chemin lui formeraient une couronne de fleurs immortelles, tout embaumées des parfums célestes, tout éblouissantes des clartés divines.

Avec le sacrifice des richesses, Mgr de Laval fit celui des honneurs. Il se trouvait à la tête d'une des plus nobles familles de l'Europe. Fondée au X^{me} siècle, la famille des Montmorency avait fourni six connétables, douze maréchaux, des amiraux, des cardinaux, des guerriers et des hommes d'état distingués ; elle comptait parmi les siens ceux qu'on nommait les "*premiers ba-*

rons chrétiens de France": Mathieu I, qui pendant la croisade entreprise par Louis le jeune, partagea avec Suger l'administration du royaume; Anne de Montmorency, surnommé le "*Fabius français*", dont le seul nom rappelle les plus hauts faits d'armes; Mathieu II, appelé le "*grand connétable*", qui eut sous sa protection Louis IX encore jeune et sa mère, et qui se trouvait grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu, petit-fils de deux empereurs, de six rois, parent de tous les souverains d'Europe, et père de celui qui en s'alliant aux de Laval forma la branche d'où est sorti le premier évêque de Québec;

Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images.

Messieurs, être appelé à continuer cette lignée de grands hommes, à hériter de tant de gloire, et à marcher sur ces traces de géants, n'était pas un mince honneur. Mais l'abbé de Montigny comprit que *l'homme n'est pas fait pour l'encens*, que la parole du roi Salomon est de celles que *la date rend précieuses* et que les siècles en passant confirment de leur expérience; et tournant le dos aux honneurs comme aux richesses, il embrassa l'humilité.

Cependant il eut son sceptre sur terre; mais c'était de ceux qui rendent plus humbles les hommes vertueux qui les portent; son sceptre était la houlette apostolique, la crosse épiscopale. "*Les saints, a dit Louis Veuillot, savent vivre*

dans les grandeurs sans orgueil et en sortir sans regret." Et c'est en saint que Mgr de Laval passa sous le dais et porta la mitre.

En face du monde, le grand évêque s'est donc montré parfait missionnaire.

Le missionnaire en effet, comme Mgr de Laval, méprise les triomphes militaires, les lauriers de l'orateur, les victoires littéraires et les adulations du trône ; il abandonne ses droits à la fortune, au nom, au rang ; mais il y a un honneur qu'il réclame, un droit qu'il conserve et défend au prix de son sang : c'est le droit et l'honneur de s'agenouiller : *L'homme n'est grand qu'à genoux*, messieurs ; et le missionnaire ne veut que s'agenouiller..... s'agenouiller devant le pauvre, près du moribond ; s'agenouiller pour espérer, pour croire et pour aimer ; s'agenouiller pour pleurer, chanter et prier ; s'agenouiller de-

vant Simon Pierre, s'agenouiller devant la crèche, s'agenouiller devant le Christ ! s'agenouiller, et crier avec une langue de feu : Voilà mon Christ ! "*Christus meus !*" le voilà, et je n'en connais point d'autre.

II

Quand il a rejeté loin de lui les biens du corps, le missionnaire n'est que préparé à un plus

LA FAMILLE

La littérature au Canada en 1890, F. A. Baillairgé; Ce que sont trop souvent les mères pour leurs filles, Jean Lander; Tristesse, Hector d'Haugry; Souvenir d'exil, V. L. Séguin; L'avocat et l'enfant de cœur; En Europe: Par ci par là, J. B. Proulx; La maison de l'enfant perdue, E. A. Latulipe.

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES

Mademoiselle de Kérouare, Jules Sandeau; Les mois de Fabre d'Eglantine, Caribert; La perle noire, Victorien Sardou; A travers le théâtre; La polygamie chez les Mormons; Une erreur judiciaire, C. de M.

LA REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE POUR TOUS

Nous vois-tu, Germain Picard; Le soulier, Miss E. Ehrtone; L'art et la révolution, A. Genèvey; A travers les revues, E. Ehrtone; Mélancolie, Dominique Caillé.

LE STÉNOGRAPHE CANADIEN

Le hochet, Miss E. Ehrtone; Les femmes sténographes; Chronique sténographique; Une exécution à l'armée de la Loire, Edouard Sergent; Parlons français; Nouvelles à la main; Comment enseigner les enfants; Les mémoires d'un orphelin; Marie Roussel.

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Les conférences d'instituteurs; Partie pratique: Arithmétique; Algèbre; Devoir d'élève, A. Henault; Petite revue, C. J. Magnan; Bulletin géographique, C. J. Magnan; Témoignage flatteur.



LES

Soirées Littéraires

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Seize Pages grand format

ŒUVRES des MEILLEURS ECRIVAINS - GRAVURES ARTISTIQUES

Primes Nombreuses et Gratuites

COMPENSANT LARGEMENT LE PRIX DE L'ABONNEMENT

(Douzième année)

Parmi les journaux illustrés s'adressant à la famille, il est rare d'en trouver justifiant aussi complètement leur titre et sachant plaire autant à l'esprit du lecteur.

Les soins apportés à la rédaction, où figurent les noms les plus aimés du public, et aux illustrations, confiées à des artistes de talent, ont assuré depuis longtemps un légitime succès à cette publication **qui ne ressemble à aucune autre** et sait charmer, par une littérature variée, tous les goûts et tous les âges.

ABONNEMENTS D'UN AN DU 1^{er} DE CHAQUE MOIS

France: 7 fr. Union Postale: 8 fr. 50. Autres Pays: 10 fr.

SIX numéros d'essai, *franco*: UN FRANC.

Adresser chèque, timbres, papier-monnaie ou mandat postal

au DIRECTEUR, 5, Cité Bergère, PARIS

